

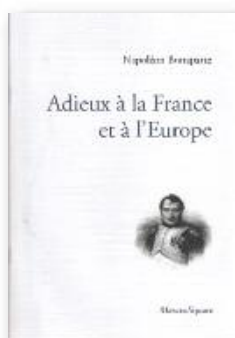
Notes de lectures de Georges Leroy

septembre 2015

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Adieux à la France et à l'Europe



★★★★☆

Napoléon Bonaparte

Mazeto, 30 p., 5,50 €.

Ces adieux de Napoléon Bonaparte, écrits par l'empereur déchu en 1815, quelques semaines avant son ultime retour et bataille à Waterloo, en Belgique, correspondent à l'édition originale publiée en novembre 1848. Cette époque est très instable politiquement. En février 1848, une insurrection parisienne a contraint le roi Louis-Philippe 1^{er} à abdiquer. La Deuxième République a été instituée et la Chambre des députés s'est formée en Assemblée constituante afin de doter la France d'une nouvelle constitution conforme au régime républicain. À l'automne 1848, la Constitution est votée, et l'on prépare activement l'élection présidentielle, où vont s'affronter plusieurs candidats, dont un certain Louis-Napoléon Bonaparte, neveu

de Napoléon 1^{er}. C'est à cette date que la maison Dentu, maison d'édition proche du courant royaliste, décide de publier ce fascicule. Les écrits de l'empereur, édités pour la première fois, y sont annotés et commentés. Sous la plume critique de l'éditeur, on peut saisir toute l'animosité que celui-ci avait pour la famille Bonaparte et leur manière de considérer le pouvoir. Sans doute avait-il raison, puisque l'histoire nous apprendra que Louis-Napoléon Bonaparte sera élu président en décembre 1848, et que quatre ans plus tard, il fera un coup d'État, devenant – comme son oncle – empereur des Français, sous le nom de Napoléon III.

AnarChrist



★★★★☆

F van Gaver et J de Guillebon

DDB, 400 p., 24 €.

Anarchiste et chrétien? Une équation impossible? L'anarchisme fascine et repousse à la fois. Pas étonnant qu'il attire les catholiques volontiers

rebelle, en mal de révolte contre le règne de l'argent et le conformisme des puissants. Le christianisme n'est-il pas tout sauf un désordre, bien éloigné de l'anarchie?

Habitué aux clichés tardifs du type « ni Dieu ni maître », nous avons oublié ce que l'anarchisme, comme le premier socialisme d'ailleurs, doit au christianisme plus qu'à n'importe quelle autre doctrine ou philosophie. Les deux auteurs nous plongent ici dans les eaux profondes de l'insoumission à l'ordre des hommes ou du monde. L'anarchiste, comme le chrétien n'acceptent pas la servitude. Bernanos le rappelle: « Ce n'est pas la servitude qui fait l'esclave, c'est l'acceptation de la servitude. Et il y a une chose, pire que l'acceptation de la servitude, c'est d'y conformer sa vie au point d'y trouver ses aises, et, finalement, de l'ignorer. »

Fleuve souterrain aux détours sinueux, l'anarchisme chrétien irrigue depuis deux siècles la vie politique et intellectuelle du monde. Loin du « catéchisme révolutionnaire » de Netchaïev, des bombes de Ravachol et des cavalcades de Makhno, tantôt orthodoxe et tantôt hérétique, cette anarchie religieuse fonde la pensée de la non-violence, inspire les arts, engendre la critique conjugée de l'État et du libéralisme.

Les anarchistes chrétiens furent les premiers à s'élever contre un monde rapace livré à la technique. Pour eux, l'« ordre sans le pouvoir » (Proudhon) est le dernier mot temporel des enfants de Dieu. Le catholique a beaucoup à apprendre de l'anarchiste et de sa radicalité. Le refus de « la toute-puissance de l'État moderne », du « capital prédateur », causes de biens des maux actuels, n'a en effet pas été intégré par la plupart des disciples du Christ. Lesquels se contentent le plus souvent de mener une petite vie bien rangée et de voter à droite, sans faire trop de remous. Ni se remettre en question. Or, c'est bien vers une remise en question que nous amène « l'anarchisme », comme les auteurs désignent l'anarchisme chrétien. Convoquant avec profusion des auteurs variés (Tolstoï, Thibon, Proudhon, Jünger, Rimbaud...), ce recueil de textes stimulants nous pousse dans nos retranchements.

Le refus de donner une « définition doctrinale » de l'anarchie est commode, car il permet d'élargir sans limites le territoire des anarchistes chrétiens. Mais si tout le monde est anarchiste, personne ne l'est vraiment. Cela frôle la posture, dans le sillage de la tradition des anars de droite. Posture qui permet de fustiger le bourgeois. L'enjeu est à mille lieues de l'esthétique. Il est d'abord intérieur. Quand Jésus dit être « venu en ce monde pour une remise en question » (Jn, 9, 1), sa révolution commence par une vraie conversion personnelle qui ne joue pas sur les mots.

Cet ouvrage est un monument d'érudition qui bouscule. Le chrétien

réticent à se convertir à l'anarchisme y trouvera des maîtres pour se convertir dans la recherche du bien commun, « pour la reconquête de nos dignités et de nos libertés ».

Au plaisir d'aimer



★★★★☆

Janine Boissard

Flammarion, 300 p., 20 €.

Aymar de Fortjoie, 76 ans, veuf, propriétaire d'un château aux portes de Poitiers, vient de mourir, laissant à ses filles un vrai casse-tête. Pourront-elles exaucer le vœu de leur père en conservant le château et, surtout, en continuant d'y abriter de jeunes peintres désargentés ?

Un compte en banque vide, de lourds droits de succession, un château délabré, l'affaire est mal partie. Et malgré les efforts des filles, la caisse de l'association fondée par Aymar reste désespérément vide. Jusqu'à l'idée de génie ! Proposer aux belles et riches dames de Poitiers de poser pour les peintres, leur commander, à bon prix, leur portrait. Et ça marche ! Les inscriptions affluent, plus de problèmes de trésorerie. Mais ce qui devait arriver arrive : dans le secret des ateliers, de brûlantes idylles se nouent. Le scandale éclate. La fermeture du château pour atteinte aux bonnes mœurs est demandée.

Cette fois, est-ce la fin ? C'est sans compter sur des dames prêtes à tout pour défendre leurs artistes.

Rire, humour, insolence, plaisir de vivre et d'aimer, sont au cœur de ce roman joyeusement libertin. Une bouffée d'air frais dans ce monde triste et grincheux.

Avec le sourire



★★★★☆

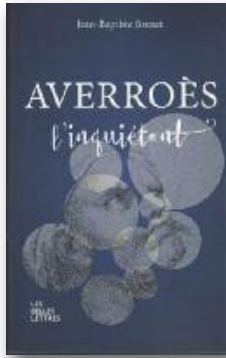
PG Wodehouse

Les Belles lettres, 240 p., 14 €.

Nous voici de retour à Blandings. George Cyril Wellbeloved, le porcher de Lord Emsworth et Lavender Briggs, sa secrétaire, ourdissent un funeste complot : enlever l'Impératrice pour laquelle le Duc de Dunstable a trouvé un acheteur disposé à payer le prix fort pour la truie adorée de Lord Emsworth.

Heureusement, Lord Ickenham, alias Oncle Fred, en visite dans les lieux, va veiller au grain et sauver son filleul préféré qui a eu l'imprudence de se fiancer avec deux jeunes filles à la fois. Au milieu de cet imbroglio, la sœur de Lord Emsworth, Lady Constance se met en tête d'arracher son amie Myra Schoonmaker, une riche héritière américaine, des griffes d'un sans-le-sou ! Tout finira qui finit bien dans l'irrésistible veine comique du créateur de Jeeves.

Averroès l'inquiétant



★★★★☆

Jean-Baptiste Brenet

Belles lettres, 160 p., 19 €.

Le nom d'Averroès (1126-1198) est celui d'un scandale. Son ouverture d'esprit et sa modernité déplaisaient aux autorités musulmanes de l'époque, qui l'exilèrent comme hérétique, et ordonnèrent que ses livres soient brûlés. Certains vont jusqu'à le décrire comme l'un des pères fondateurs de la pensée laïque en Europe.

Profondément méconnu de son vivant, il a commenté abondamment et brillamment les œuvres d'Aristote : aussi les théologiens latins le nommaient-ils « *Le Commentateur* ».

Voici l'homme d'une thèse folle qui soutient que l'intellect est séparé des individus et unique pour toute l'espèce. Quelles conséquences ? La négation de la proposition « je pense » : et donc la ruine de la rationalité. Pendant cinq cents ans, l'Europe s'en offusquera. Comment comprendre cette histoire qui mêle fascination et rejet ? D'où vient que l'averroïsme récusé d'emblée n'ait cessé de reparaître ?

Dans son *Grand Commentaire au De Anima, livre III*, Averroès allie aux doctrines d'Aristote celles de l'École d'Alexandrie sur l'éma-

nation, et il enseigne qu'il existe une intelligence universelle à laquelle tous les hommes participent, que cette intelligence est immortelle, et que les âmes particulières sont périssables. Alain de Libera fait d'Averroès l'un des premiers philosophes du « ça pense » : le sujet n'est pas maître de sa propre pensée, il y a quelque chose d'autre qui le fait penser. C'est l'« intellect unique et séparé, commun à tous les hommes qui pense en moi quand je pense ». Pour Averroès, « ce n'est pas l'homme qui pense, mais l'intellect, ou ce n'est pas « moi » qui pense, mais l'agrégat constitué par mon corps (objet de l'intellect) et l'intellect séparé (sujet agent de la pensée) ». Le « ça » désigne cet intellect séparé qui est Dieu, et qui actualise dans mon esprit les formes intelligibles lorsque mon corps perçoit des objets.

C'est la théorie de l'illumination : l'intellect agent séparé illumine mon corps qui serait sinon incapable de parvenir à se faire une idée des formes intelligibles (les quiddités des choses) ; elle a été critiquée par Albert le Grand et Thomas d'Aquin qui voulaient sauvegarder le caractère individuel de la pensée. Ils accusaient la thèse averroïste de conduire à l'irresponsabilité d'un point de vue moral : si je ne suis pas maître de mes pensées, on ne peut pas me reprocher les actions dont mes pensées sont les motifs.

Averroès, alias Ab I-Wal d Muh. ammad ibn Ah.mad Ibn Rušd, est l'archétype d'une « inquiétante étrangeté » venue perturber la latinité, la rationalité. Ainsi Averroès serait un précurseur de la psychanalyse (le

« ça » est un terme de la seconde topique de Freud), mais la singularité de sa théorie vient de son identification du « ça » et de Dieu, comme si l'action de Dieu sur nos pensées se situait dans les profondeurs de notre âme et non dans sa conscience, comme le dira plus tard Joris-Karl Huysmans.

La clarinette



★★★★☆

Vassilis Alexakis

Le Seuil, 360 p., 21 €.

Un jour, le narrateur s'aperçoit qu'il a oublié le mot « clarinette ». Dès lors il voit des clarinettes partout. Mais le mot ne revient pas, ni en français, sa langue d'adoption, ni en grec, sa langue natale. Pourquoi perd-on la mémoire ?

À Paris, son éditeur qui est aussi son plus ancien et cher ami (JM Roberts) a un cancer. Il le veille. Pourtant la maladie progresse. Les souvenirs affluent, émouvants et cocasses.

Bientôt, les deux drames ne font plus qu'un. Les traitements du patron de Stock s'apparentent à ceux de la nation grecque, l'angoisse pour l'ami rejoint l'inquiétude pour son pays. « Je dépéris » : l'un des multiples slogans tracés sur les murs d'Athènes saute les frontières. Jean-Marc Roberts s'éteint un 25 mars, jour de la fête nationale grecque.

C'est en cheminant dans l'extraordinaire et méconnu cimetière antique du Céramique, à deux encablures des lieux touristiques, que l'auteur trouve l'apaisement.

À Athènes aussi la crise mine la société. Le racisme se répand dans la ville autrefois si accueillante aux métèques. Voici pourtant une jeune fille nommée Orthodoxie qui anime l'équipe de football des SDF, et Lilie, qui, à cent un ans, tricote des pull-overs pour les enfants défavorisés. Se balader avec l'auteur, c'est oublier l'Agora et le Parthénon et s'enfoncer dans les ruelles du quartier Exarchia, place forte des étudiants, saluer Minas, le clochard lecteur, découvrir le jardinet public arraché aux promoteurs, s'attarder devant les portraits d'Alexandros Grigoropoulos, tué à 15 ans par un policier, en 2008, longer les immeubles délabrés et les boutiques condamnées, prendre un verre à la terrasse de la Cerisaie, gérée par des comédiens, puis un autre dans le théâtre alternatif administré par son fils. Parcourir Athènes avec l'ancien étudiant en journalisme de Lille, c'est bien évidemment s'interroger sur les maux de la péninsule hellénique. Les folles années 1980 et 1990 des socialistes Pappandréou père et fils multipliant dettes et dépenses, la troïka des créanciers... les coups de crayon tombent.

Au Parthénon, les Anciens ont élevé un autel à l'oubli. On écrit toujours sur des absences, n'est-ce pas? L'œil vif, la plume rapide, Vasilis Alexakis a quelque chose du funambule sur son fil.

Les animaux préhistoriques



★★★★☆

Collectif

Fleurus, 20 p., 3,50 €.

Un cahier d'activités pour s'amuser à dessiner les animaux préhistoriques et à les colorier. Avec, en plus, un quiz et un « vrai ou faux » pour vérifier ses connaissances, des autocollants et un jeu de 10 erreurs pour stimuler son sens de l'observation. Pour tous les enfants pour découvrir la préhistoire.

Le cahier de vacances catho



★★★★☆

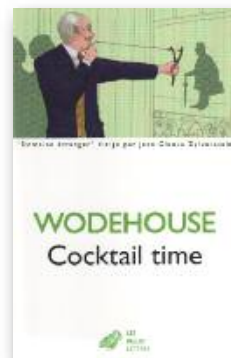
collectif

Le Cerf, 80 p., 10 €.

L'univers a-t-il un sens? La femme a-t-elle une âme? Les catholiques croient-ils en la rondeur de la Terre? Est-il plus grave de s'abstenir aux élections ou de ne pas donner à la quête? Autant de questions cruciales qui vous taraudent et animent vos conversations à table et sur la plage... Alors, le Cahier de vacances catho est fait pour vous! Dense, par-

semé de citations choisies, enrichi en jeux, tests, quiz et exercices spirituels, il vous permettra de méditer sur la condition de l'homme, de vérifier vos connaissances catéchétiques et théologiques et de découvrir saint Bénilde, patron des accordéonistes. Ne bronzez pas athée!

Cocktail time



★★★★☆

PG Wodehouse

Les Belles lettres, 290 p., 14 €.

Parce que notre ami Oncle Fred, le toujours jeune Lord Ickenham, a porté son chapeau haut de forme de travers, Sir Raymond Barnstable, grand avocat aux féroces ambitions politiques, se lance dans l'écriture d'un roman sardonique et audacieux à la fois, où il fustige la jeunesse avec vigueur.

Soucieux de ne pas révéler sa paternité, il le fait toutefois publier sous pseudonyme et fait cadeau de ses droits d'auteur et du prestige d'avoir écrit ce brûlot à son neveu Cosmo. Or ce dernier est sous la coupe d'un escroc, Oily Carlisle, qui va faire chanter l'avocat en menaçant de révéler l'identité du véritable auteur de ce livre à scandale à ses électeurs.

C'est bien entendu Oncle Fred qui, en parfait gentleman, va s'assurer

avec son savoir-faire légendaire non dénué de ruse que tout s'arrange.

Les colonnes infernales



★★★★☆

Anne Rolland-Boulestreau

Fayard, 330 p., 21,50 €.

Trois ans de combats fratricides, des dizaines de milliers de soldats mobilisés, plus de 150 000 morts : l'Ouest de la France fut, entre 1793 et 1795, le théâtre d'une véritable guerre civile, connue sous le nom de « guerre de Vendée ». Grâce à l'éclairage d'un épisode tragique, la campagne militaire des colonnes infernales, transparait ce terrible couple guerrier formé par l'irrésolution et la brutalité d'une armée en campagne... Peur, vengeance, fureur, violences, les contemporains y ont vu une « guerre infernale ». Quelle fut cette guerre, vécue sur le terrain et racontée « à chaud » ? Comment se comportèrent les généraux républicains et leurs hommes en Vendée militaire ? Quelle fut la responsabilité de l'État révolutionnaire, confronté à une guerre dont le sens lui échappa durant de longs mois ?

À partir de sources jusqu'alors inexploitées, l'auteur revisite une période troublée de l'histoire de la Révolution, que certains crurent nécessaire à l'enfantement de l'État-nation.

Les communautés chrétiennes du 1^{er} siècle



★★★★☆

Édouard Cothenet

Salvator, 220 p., 20 €.

C'est à un voyage à l'intérieur des premières communautés chrétiennes que nous entraîne ici le bibliste Édouard Cothenet. L'urgence de la mission nourrit l'intérêt pour les Actes des Apôtres, qui valorisent le rôle de l'Esprit saint dans la vie de l'Église. Quelle qu'en soit la valeur, l'historien doit croiser le récit de Luc avec les renseignements de première main contenus dans les épîtres de Paul, sans négliger les autres écrits du Nouveau Testament ni même les textes des Pères apostoliques. Chemin faisant, c'est à un voyage à l'intérieur des premières communautés chrétiennes que nous entraîne ici le bibliste Édouard Cothenet.

Il serait faux en effet de croire que le christianisme des origines se développe de manière univoque. Il lui faut d'abord trouver sa place dans le monde juif comme à Jérusalem, puis s'adapter aux différents lieux et cultures du monde méditerranéen : Antioche, Corinthe, Philippiques, Éphèse. Dans chaque endroit, un Apôtre et sa tradition va jouer un rôle décisif comme Jean à Éphèse.

Et au cœur de tout cela, un certain Paul de Tarse tiendra une place essentielle.

Le lecteur trouve un éclairage sur de nombreux sujets : la distanciation progressive du christianisme d'avec le judaïsme alors en expansion ; la situation des judéo-chrétiens coincés entre la fidélité à la Loi de Moïse et la liberté des convertis du paganisme selon Paul ; la lente éclosion des ministères ; l'organisation du culte ; le rôle des femmes... Deux communautés se distinguent par leur dynamisme missionnaire : Éphèse et Antioche. À l'heure de l'inquiétude pour l'avenir des chrétiens d'Orient, ne vaut-il pas la peine d'évoquer l'histoire de ces Églises, héritières, après Jérusalem, de la tradition apostolique ?

La conduite de projet



★★★★☆

MM Hougron et Cousty

Dunod, 440 p., 42 €.

Le chef de projet agit en patron d'une micro-entreprise. Acteur majeur de la réussite d'un projet, il doit à la fois anticiper (planifier, coordonner, accompagner, intégrer son projet dans l'environnement) ; gérer (les budgets, les équipes, les fournisseurs, les différentes parties prenantes au projet, les risques, la rentabilité des travaux) ; assurer (la qua-

lité, le respect des délais et des objectifs, la satisfaction de son client et de son management); communiquer (plaider, négocier, convaincre). Très souvent le projet se joue avant le projet.

À travers 126 règles concrètes, chacun trouvera des repères solides pour construire et réussir son projet. Cette nouvelle édition aborde aussi les aspects humains de la gestion de projet (gestion des équipes interculturelles, gestion des compétences, motivation, agilité...).

Déclin de la famille, déclin de l'Occident



★★★★☆

Mary Eberstadt

Salvator, 220 p., 22 €.

Dans cet essai magistral, l'auteur développe une analyse originale, percutante et puissante du déclin de la religion dans le monde occidental. Pour elle, cette inflexion massive de la pratique religieuse est liée au déclin de la famille dans sa forme traditionnelle. On lira avec intérêt les chapitres qu'elle consacre au déclin de la famille qui s'amorce dans la France prérévolutionnaire. Pour l'auteur, la remise en cause de la famille aurait miné les fondements mêmes du christianisme... Les crises de la religion et de la famille, argumente-t-elle encore, sont indisso-

ciables. La sociologue analyse le déclin de l'Église dans le monde occidental comme une suite au déclin de la famille, prenant ainsi à rebours les théories les plus répandues. Elle met en avant les conséquences sociales, économiques et civiques de la fragilisation de la famille nucléaire et du christianisme. Aussi elle se demande si la crise actuelle ne trouvera pas sa solution par une relance de ces deux pôles qu'elle compare aux hélices d'un avion dont notre société aurait besoin pour reprendre son vol. L'affaiblissement de ces deux institutions pourrait aboutir à leur retour en force.

Discret et sensible, Paul parvient à construire sa vie à son image, jusqu'au jour où, propulsé dans un univers glorifiant la réussite individuelle et l'esprit de conquête, il doit s'échapper de nouveau... Un roman contant la vie d'un jeune homme actuel, en ces temps de crise.

Danser les ombres



★★★★☆

Laurent Gaudé

Actes Sud, 250 p., 20 €.

En ce matin de janvier, la jeune Lucine arrive de Jacmel à Port-au-Prince pour y annoncer un décès. Très vite, dans cette ville où elle a connu les heures glorieuses et sombres des manifestations étudiantes

quelques années plus tôt, elle sait qu'elle ne partira plus, qu'elle est revenue construire ici l'avenir qui l'attendait.

Hébergée dans une ancienne maison close, elle fait la connaissance d'un groupe d'amis qui se réunit chaque semaine pour de longues parties de dominos. Dans la cour sous les arbres, dans la douceur du temps tranquille, quelque chose frémit qui pourrait être le bonheur, qui donne l'envie d'aimer et d'accomplir sa vie. Mais, le lendemain, la terre qui tremble redistribue les cartes de toute existence...

« À Port-au-Prince, le promeneur est sans cesse bousculé d'un sentiment à l'autre. La laideur, la violence, les détritiques, le désespoir, tout cela côtoie, touche, embrasse le sourire, la grâce, la dignité. Il y a dans cette ville une tension, un rythme qui m'a fasciné parce qu'il fait écho à celui de ma phrase. Tout est sec et rapide et en même temps l'épopée et le lyrisme ne sont jamais loin. Tout va vite à Port-au-Prince. Le bruit est partout. Le chaos vous saute au visage. Mais la réalité désamorce sans cesse vos attentes et vous offre, au moment le plus inattendu, un instant de grâce. J'aime ces mariages des extrêmes. Tout est là. Tout est possible. Et puis, il y a le peuple de Port-au-Prince qui fait, chaque jour, un effort prodigieux pour vivre. Car rien n'est simple, rien n'est aisé. C'est cela que je veux faire entendre dans mon roman : le rythme de Port-au-Prince. Sa frénésie permanente ».

Pour rendre hommage à Haïti, l'île des hommes libres, ce livre tisse un lien entre le passé et l'instant, les ombres et les vivants, les corps et

les âmes. D'une plume tendre et fervente, l'auteur trace au milieu des décombres une cartographie de la fraternité qui seule peut sauver les hommes de la peur et les morts de l'oubli.

La défaite de la raison



★★★★☆

Charles-Éric de Saint Germain

Salvator, 360 p., 22 €.

Ces écrits de circonstance en rapport avec l'actualité récente dénoncent une véritable « démission » de la raison « politico-morale ». Si cette éclipse de la pensée se reflète dans l'appauvrissement considérable du débat au sein de la sphère médiatico-politique, où les vraies questions de fond sont constamment éludées, les différentes études proposées dans ce livre sont animées, au contraire, par le souci de donner un éclairage philosophique sur l'actualité, tout en proposant des remèdes pour éviter cette plongée imminente dans une nouvelle forme de barbarie, au vu de l'inadaptation et de l'inadéquation des solutions politiques actuellement proposées.

À cause de son incapacité à anticiper et à penser ce qui, réellement, se joue dans notre modernité, la politique actuelle ne fait que naviguer entre un individualisme dévastateur (féminisme exacerbé, Queer Theory,

hédonisme désenchanté) et une crispation sur des positions ineptes ou historiquement dépassées (égalitarisme, négation de la liberté de conscience, laïcisme dogmatique).

C'est donc la gravité de la situation, tout autant que l'incapacité de la plupart de nos gouvernants actuels à porter un diagnostic avisé sur la crise morale et spirituelle qui secoue l'humanité, qui justifie ce « cri d'alarme philosophique ». Nourries et éclairées par un regard de foi sur les temps présents qui donne à ces différentes études leur unité dynamique et leur originalité, l'auteur reste persuadé que la civilisation européenne ne pourra subsister sans renouer avec les racines judéo-chrétiennes qui ont contribué à façonner progressivement son visage au cours des siècles.

Un destin miniature



★★★★☆

Gaëlle Heureux

La table ronde, 180 p., 16 €.

Couvé par sa mère, Paul Parc décide, un soir d'automne, de prendre la fuite. Il laisse en plan sa thèse d'économie et, à l'heure de la soupe poireaux-pommes de terre, part à l'aventure en direction de la mer. Au fil de son périple se succèdent les épreuves, les amours et les rencontres cocasses avec sœur Ma-

rie-Xavier (alias SMX), Elfriede, l'archiviste philosophe, ou encore Reine Boudsoque, la voisine aux pantoufles lapin.

La douceur du miel



★★★★☆

Silvia Baron Supervielle

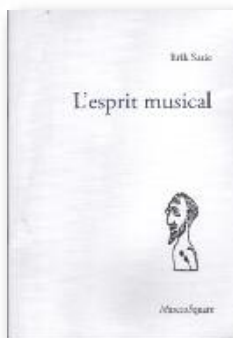
Gallimard, 240 p., 18,50 €.

Stella Leeds est anglaise mais vit en Bretagne depuis son enfance. Sa mère Sarah y a déménagé suite au décès de son époux. Stella avait l'habitude de gagner sa vie en donnant des cours d'anglais à l'école. Après les cours, elle passait boire un verre de blanc au café de la place. Elle y croisait brièvement Loïc. Loïc Le Guen est grand et souple, il a des yeux clairs, des gestes lents et cléments. Il ne parle presque pas. Son silence, ses manières, ses yeux expriment quelque chose qui attire la jeune femme. Peu après, un soir, Loïc vit Stella entrer dans le café, qui se trouvait exceptionnellement vide, il vint à sa rencontre et ferma la porte à clef. Et, main dans la main, ils se dirigèrent vers l'escalier du fond. Stella ne retourna jamais le voir et lorsqu'elle apprit qu'elle était enceinte, elle arrêta ses cours d'anglais pour se consacrer à la couture. Ainsi, elle se coupa du monde et de Loïc. Loïc vécut avec cette absence pendant

des années, jusqu'au jour où il plaqua tout et partit dans le sud et l'Espagne, sur son vélomoteur. Il disparut sans rien dire à personne. Cette disparition troubla profondément Stella, qui chercha à en savoir plus auprès de Cécile, l'ancienne institutrice de l'école.

Quelque part sur le littoral atlantique, près de Brest. Autour de Stella, couturière et ancienne institutrice qui a tout quitté, les destins croisés de Loïc, le père de son enfant, de Cécile, une ancienne collègue, ainsi que du grand-père de Loïc. Le roman commence comme un poème. Les mots y sont doux et subtils. L'auteur use constamment du changement de point de vue (Loïc, Stella, Olivia, Cécile) et donne ainsi plus de dynamisme à son récit. Un roman qui intéressera les lecteurs dont les goûts vont vers des histoires où les émotions restent abstraites et peu inscrites dans des actes.

L'esprit musical



★★★★☆

Éric Satie

Mazeto, 20 p., 4,50 €.

Ce court pamphlet invite à chaque ligne la malice et l'ironie. Il est le fruit d'une conférence donnée à Bruxelles, puis à Anvers, en 1924, quelques mois avant sa mort. Il a été publié pour la première fois,

semble-t-il, en 1950 par Pierre Aelberts, éditeur liégeois. Le style oral se ressent parfaitement dans la retranscription qui en a été faite.

Alternance des points de suspension et silences, comme autant de points d'orgue ou de prolongation... Mais c'est surtout un texte imprégné de l'humour d'un Erik Satie ricaneur, maladroit parfois dubitatif, souvent très juste dans la teneur de ses propos. Vous l'aurez deviné, cette démonstration de ce qu'est l'esprit musical est avant tout l'expression de l'esprit raffiné qui irradiait son auteur.

Le congrès de Vienne



★★★★☆

Thierry Lentz

Tempus, 240 p., 11 €.

De novembre 1814 à juin 1815 se tint la plus grande réunion diplomatique de l'histoire. Elle fut bien plus qu'un tourbillon de fêtes et de bals. Dans cette ample machinerie de 300 délégations, Talleyrand, représentant de la puissance vaincue, sut manœuvrer avec maestria. Mais les Cent-Jours vinrent tout compromettre et le Congrès reste, pour les Français, un mauvais souvenir. Ont-ils raison? Détaché du point de vue gallo-centrique, cet ouvrage est en vérité le premier à embrasser le congrès de Vienne dans toutes ses

dimensions, en le rendant pleinement à son temps. Une synthèse extrêmement claire.

La fille et le Moudjahidine



★★★★☆

Prune Antoine

Carnets Nord, 130 p., 19 €.

Un portrait saisissant montrant les violentes contradictions d'une nouvelle génération d'aspirants moudjahidines, nés ou élevés en Europe, à la fois hyper-connectée (au virtuel) et déconnectée de la réalité. L'auteur, journaliste française installée à Berlin, croise la route de Djahar en juin 2013. Son accent slave, son allure de boxeur du Caucase et son parcours d'intégration chaotique éveillent immédiatement la curiosité de la reporter.

A priori, tout les oppose. Elle a choisi Berlin pour sa vie bohème, il est arrivé en Allemagne au terme d'un voyage de quatre jours au fond d'un camion. Elle cherche le dialogue par ses écrits, il se fait respecter grâce à ses poings. Elle est féministe, il est musulman salafiste. Ce qui les rapproche: c'est d'être confronté, en tant qu'étranger, aux questions d'identité et de racines. Seule ombre au tableau de cette amitié naissante: la radicalisation religieuse du jeune homme, via les réseaux sociaux, qui étonne puis inquiète la narratrice.

Surtout lorsque Djahar lui annonce qu'il pense partir faire le djihad... «Jamais je n'aurais cru rencontrer un candidat au djihad en bronzant sur une plage allemande. Quoique, pour être exacte, Djahar n'avait pas encore embrassé l'islam radical lorsque nos chemins se sont croisés. À l'époque, cet immigrant rêvait de devenir champion du monde de lutte et multipliait les magouilles pour survivre. Mais, au fil des mois, son discours s'est teinté de noir. J'ai eu beau l'engueuler, le raisonner et me moquer de lui, rien n'y a fait; Djahar veut partir en Syrie et combattre dans une guerre qui, contrairement à ses prétentions, est tout sauf sainte».

La foi est un combat



★★★★☆

Sœur Marie Ancilla

Salvator, 140 p., 15 €.

Les témoignages foisonnent. Alors pourquoi un de plus? Ce témoignage s'insère heureusement dans le contexte ecclésial actuel marqué par l'Année de la Vie Consacrée.

Sœur Marie Ancilla, moniale dominicaine, évoque sa foi de chrétienne marquée par le choc de la modernité. Comme la pensée, la foi est historique: elle est marquée par le monde où l'on vit et ne peut pas se comprendre sans lui. Don de

Dieu, elle est enracinée dans le terreau du monde. Elle est le ferment dans la pâte de notre vie qu'elle fait peu à peu lever, mais qu'un courant d'air suffit à faire retomber. «J'ai remarqué que, dans les témoignages sur la foi, le plus souvent l'action de Dieu transforme la vie d'un coup. Un chrétien dit par exemple: "Dans les moments d'épreuve, la seule personne à laquelle on peut se confier est notre Seigneur Dieu. Il nous a créés pour que l'on puisse briller et réussir dans sa bonté et sa puissance." La foi obtiendrait la réussite, la preuve que Dieu nous protège, ou une joie sans faille... Mais on trouve rarement l'autre volet de la foi: le combat long et difficile où elle se purifie et grandit. C'est cet aspect que j'ai voulu mettre en lumière sans escamoter le premier. Ce combat est lié à notre époque, et cela est vrai même pour une moniale cloîtrée». La moniale fait le récit de sa propre expérience de la foi, comme une transformation de la vie et combat long et difficile.

La fourmi n'est pas prêcheuse



★★★★☆

Paul Clavier

Salvator, 140 p., 16 €.

L'économie ne va pas très fort, ces temps-ci, la crise ne cesse de s'approfondir et la pauvreté de gagner

du terrain. Et pourtant, certains secteurs de la finance continuent d'enregistrer des profits, certains acteurs de cette forme d'économie dérégulée continuent de s'enrichir en dehors de toute référence à l'économie réelle, avec sa production, son lien au travail et à l'emploi.

En revisitant l'histoire du prêt à intérêt. En interrogeant les préjugés anti-financiers. En relisant le *Marchand de Venise*, le chef-d'œuvre controversé de Shakespeare, l'auteur s'interroge sur Mammon. À quoi bon se lamenter sur la financiarisation de la vie économique si on ne discute même pas le principe qu'on peut faire de l'argent avec le travail d'autrui ou si l'on admet que l'argent travaille mieux seul? À travers un dialogue philosophique qui ne se prive pas d'humour, l'auteur propose une réflexion impertinente sur l'argent et la finance, en se demandant si une alternative est possible à ce monde où l'homme n'a plus guère de place.

Une France antijuive?



★★★★☆

Pierre-André Taguieff

CNRS éditions, 240 p., 20 €.

Treize ans après la publication de son essai majeur, *La Nouvelle Judéophobie*, Pierre-André Taguieff signe une étude stimulante dans la-

quelle il explore les formes les plus récentes de la haine antijuive, portée par un antisémitisme radical mâtiné de complotisme et une islamisation croissante de la cause palestinienne. Il a montré qu'on était passé d'un antisémitisme biologique à un antisémitisme culturel – arguant déjà que le terme d'antisémitisme devait être revu – pour enfin revêtir une nouvelle configuration se fondant sur la critique démonologique de l'État d'Israël et la reprise de thèmes djihadistes. C'est ainsi qu'il parle de « renaissance » de la judéophobie, sous de nouveaux oripeaux.

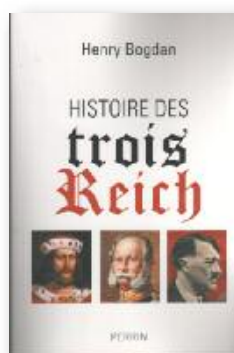
La tuerie antijuive de l'Hyper Cacher, porte de Vincennes, le 9 janvier 2015, s'inscrit dans un faisceau de faits concordants. Les actions jihadistes des frères Kouachi et d'Amedy Coulibaly montrent que, pour les islamistes radicaux, deux raisons suffisent pour mériter la mort : être juif, être « islamophobe ». Le premier objectif est de lutter contre l'islamisme radical, l'islam politique ou identitaire, contre le fondamentalisme et le terrorisme islamistes, c'est-à-dire contre le jihadisme, dont le projet exterminateur est de « purifier » la terre des non-musulmans, parmi lesquels les juifs sont la figure la plus diabolisée.

Sacrifiant à la pensée dominante, il s'appuie aussi sur une enquête réalisée par l'Ifop et la Fondapol, qui n'exclut pas la persistance d'un vieil antisémitisme auprès des sympathisants et militants des mouvements d'extrême-droite.

La judéophobie contemporaine se caractérise avant tout par sa diffusion planétaire, qui lui fait perdre une grande partie de ses traits na-

tionaux. Internet fonctionne comme une caisse de résonance de tous les délires racistes et conspirationnistes. La diabolisation des Juifs traverse désormais toutes les frontières. Dès lors, la lutte contre la judéophobie doit elle aussi être globalisée.

Histoire des trois reich



★★★★☆

Henry Bogdan

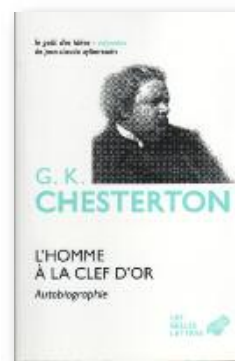
Perrin, 380 p., 25 €.

Les origines du Reich, concept typiquement allemand, se rattachent à la fois à la tradition romaine de *l'imperium romanum* et à l'héritage carolingien. La synthèse de cette double origine, menée à bien par la papauté avec le sacre impérial du roi de Germanie Otton le Grand en 962, est réalisée sous la forme du Saint Empire romain germanique qui perdurera jusqu'en 1806. En 1871, le roi de Prusse, Guillaume 1^{er}, chef de la Maison de Hohenzollern, et son chancelier Bismarck rétablissent un *Deutsches Reich*, qui n'est ni saint ni romain, mais seulement germanique. Il disparaît dans la tourmente de l'année 1918. Sous le Troisième Reich, réinventé par Hitler, l'appellation officielle de *Deutsches Reich* est remplacée en 1939 par celle de *Großdeutsches Reich*, le grand Reich allemand, pour tenir compte du rattachement à l'Alle-

magne de l'Autriche et de la Bohême-Moravie.

Tout en donnant les grands traits événementiels des trois Reich, l'ouvrage analyse le concept comme une constante de l'histoire allemande. Quels en sont les fondements, les permanences et les variantes ? Quelle en fut l'évolution territoriale ? Pourquoi, après 1945, cette notion a-t-elle disparu du vocabulaire politique allemand ? Par cette approche originale, l'historien explique une réalité historique aussi passionnante que multiforme.

L'homme à la clef d'or



★★★★☆

GK Chesterton

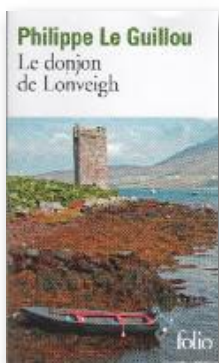
Les belles Lettres, 440 p., 15 €.

Voici un ouvrage spécial « deux en un » : il est de GK Chesterton et sur GK Chesterton, ce qui offre l'opportunité de constater quel homme remarquable fut son auteur, plein d'humour. Chesterton a été l'un des écrivains les plus stimulants et appréciés du XX^e siècle. Borges le considère comme l'un de ses principaux maîtres. D'autres plumes de talent comme Bertrand Russell, George Bernard Shaw dont il était l'ami ou encore Franz Kafka, Ernest Hemingway, Jean Paulhan et bien d'autres ont témoigné une grande admiration pour son œuvre de géant :

écrits, nouvelles, romans, essais, articles et pièces de théâtre, sur une très grande variété de thèmes. Ce maître des aphorismes et du paradoxe, brillant et drôle, est à ce jour l'auteur le plus cité parmi les écrivains modernes.

Voici donc Chesterton par lui-même dans un livre qu'il avait dans un premier temps refusé d'écrire pour se prêter finalement à l'exercice à la fin de sa vie, devant l'insistance de ses amis et admirateurs. À la mort de Chesterton, le critique Sydney Dark a écrit que la chose la plus heureuse sans doute de toute la vie extraordinairement heureuse de l'écrivain est qu'il avait achevé cette autobiographie quelques semaines avant sa mort. Cette autobiographie excitante, drôle et humble est pétillante, enivrante comme une coupe, ou plutôt plusieurs coupes de champagne littéraire versées les unes après les autres.

Le donjon de Lonveigh



★★★★☆

Philippe Le Guillou

Folio, 220 p., 7 €.

Qui est Thomas Daigre, célèbre écrivain reclus dans un château en Irlande? Que cache-t-il de sa vie passée, de ses amitiés avec des intellectuels soupçonnés de collaboration? Pour comprendre et recons-

truire une certaine vérité, le narrateur va voir chez lui, dans un donjon qui domine la mer et la lande, le vieil homme dont il admire l'œuvre. Il rencontrera aussi le majordome de Lonveigh et Florence Daigre, étrange peintre qui fait poser son père nu en saint Sébastien percé de flèches. Mais on n'entre pas dans tant de secrets sans être atteint soi-même au plus profond... Les falaises de l'Irlande, les tourbières, les prairies qui surplombent le champ des vagues et le chaos des rochers servent de toile de fond à cette histoire passionnée où l'on retrouve l'envoûtement des paysages et le vertige de la mémoire.

L'homme dévasté



★★★★☆

Jean-François Mattéi

Grasset, 280 p., 19 €.

Depuis sa thèse sur l'ontologie platonicienne, Jean-François Mattéi n'a cessé de poursuivre ses recherches sur les fondements prémétaphysiques de la métaphysique. Au fil de ce voyage philosophique – rageusement interrompu par sa mort en 2014 – il a toujours cheminé en compagnie des Grecs, de Heidegger, d'Hannah Arendt, de Jan Patocka et de leurs concepts face au monde moderne. Ces recherches l'ont amené, de proche en proche, à prendre

quelques distances intellectuelles avec les tenants de « l'anti-humanisme » contemporain qui, fidèles à la leçon de Michel Foucault, avaient cru devoir diagnostiquer « la mort de l'homme ». Pour l'auteur, disciple en cela d'Albert Camus, l'humanisme n'a pas dit son dernier mot, au contraire, à condition de ne pas le réduire à un vain syncrétisme de bons sentiments. Dans ce nouvel ouvrage – qu'il avait d'abord voulu intituler: « Essai sur la destruction de l'homme » – ce grand pédagogue revient ainsi sur les « idéologies de la mort de l'homme » et entend les combattre à partir de Platon jusqu'à Camus. Le titre ultime de son livre ne fait-il pas, d'ailleurs, écho à *L'homme révolté*? Testament philosophique, ce livre est magnifiquement fidèle à ce qu'était Jean-François Mattéi: un homme bon, un ami de la vie, un tenant de « la morale à hauteur d'homme » et un styliste de grand talent. La préface replace ce livre dans son contexte historique et philosophique.

Huit quartiers de roture



★★★★☆

Henri Calet

Le Dilettante, 220 p., 20 €.

Henri Calet, on le sait, n'est pas un touriste de tout repos. Bague-naudeur caustique, adepte d'un tou-

risme désenchanté et d'une flânerie sans illusions, il ne se laisse pas faire par son sujet, menant la vie dure à ses villégiatures. La Suisse dite sublime et l'Italie réputée éternelle l'ont appris à leurs dépens. Avec ses *Huit quartiers* (urbains) de *roture*, petite randonnée intime et érudite au cœur historique des XIX^e et XX^e arrondissements de Paris, pièces ternes du puzzle parisien, l'auteur nous emmène là où sont ses racines. Il s'est concentré sur ces deux arrondissements de la capitale. Avec lui, on s'égaré dans des rues infortunées, on pousse, à la recherche d'un vieux cimetière juif, des portes sans lendemain, on fouille la mémoire mortuaire des façades, on monte et on descend l'échelle du temps pour décrocher les souvenirs, les présences et les faits perdus au gibet de l'histoire.

« Monsieur Henri » aime, en marchant, se perdre un peu, sortir du temps. Chemin faisant, il explore La Villette et son abattoir; cherche à visiter un petit cimetière juif rue de Flandre; se souvient que sa mère le surnommait « *Laripette* » quand elle était de bonne humeur; avoue un faible pour la voix métallique de l'ascenseur d'une station de métro; observe des amoureux, lui qui sait qu'on « aime à tout âge ». Dans le XX^e, qui compte quatre quartiers, il cite à nouveau volontiers les chansons d'Aristide Bruant. L'écrivain compte les vivants, hume le souvenir des morts, se retrouve et nous perd au cœur des quartiers de la Villette, du Père-Lachaise, de Ménilmontant et de Charonne pour un jeu de piste sans trésor et un pèlerinage aux sources de sa mémoire parisienne. Avec une plume inimitable, l'auteur

propose un point de vue historique, archéologique et personnel sur la Ville lumière dont il explore les moindres recoins. Cet ouvrage était resté inédit. Objet d'une version radiophonique, Le Dilettante en propose des extraits dans un CD, l'occasion d'entendre Henri Calet.

Les juifs dans les récits chrétiens du haut moyen âge



★★★★☆

Immacolata Aulisa

CNRS éditions, 350 p., 25 €.

On oublie souvent que le Haut Moyen Âge est marqué par un foisonnement intellectuel et religieux dont témoigne la richesse des sources hagiographiques: passions et vies de martyrs et de saints, *historiae* de sanctuaires et de lieux de culte, *translationes*, *apparitiones*... Ces textes majeurs éclairent le quotidien des chrétiens, leurs attentes et leurs espoirs, les pratiques liturgiques et les relations qu'ils entretiennent avec les autres communautés religieuses. La place qu'y occupent les juifs interroge les mentalités médiévales et nous renseigne sur le regard que les chrétiens portent sur eux-mêmes.

Dans cette vaste étude qui embrasse 600 ans d'histoire, du V^e au XI^e siècle, l'auteur montre que la

vie des communautés juives médiévales ne doit pas être uniquement envisagée dans le sillage réducteur de l'antijudaïsme. L'image du juif persécuteur et « déicide » cohabite ainsi avec celle du juif martyr ou persécuté. Le regard porté sur les juifs n'est donc pas toujours connoté de manière négative, comme il le sera plus systématiquement à partir du XIII^e siècle. Une étude à la fois érudite et accessible qui bouscule les idées reçues sur les sources de l'antijudaïsme chrétien.

Lâcher prise sans laisser tomber



★★★★☆

Coco Brac de la Perrière

Fayard, 360 p., 19,50 €.

Le stress, la pression, autant d'éléments parasites qui nous brident, nous empêchent de vivre pleinement. L'auteur propose une manière d'être, simple, efficace, pour apprendre à lâcher prise, à vaincre une angoisse souvent paralysante.

Le fait d'être en pleine conscience prodigue un état d'ouverture à soi et au monde. Cet état nettoie de tout ce qui fatigue l'être, c'est-à-dire ce qui bride sa créativité, diminue ses capacités d'attention à soi et aux autres, anesthésie son intelligence, brouille sa perception, déprime ses envies, génère des pro-

blèmes de santé. Car, s'il n'est pas possible de changer la réalité, on peut modifier sa manière de l'appréhender et donc se libérer par une véritable révolution intérieure. Lâcher prise ne signifie pas laisser tomber, mais faire le choix de laisser faire les choses sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. Se sentir bien dans sa vie privée et se sentir mieux dans sa vie professionnelle, c'est possible et c'est à portée de main, là, ici et maintenant.

La triomphante



★★★★☆

Teresa Cremisi

Les Équateurs, 200 p., 17 €.

Il faut voir dans ce titre l'ironie de la narratrice qui raconte sa vie d'exilée entre l'Égypte, l'Italie et la France. Une femme qui aurait rêvé d'un destin d'homme – Achille, Hector, Bonaparte ou Lawrence d'Arabie – mais qui devra se contenter de l'Occident et de ses carrières en château de sable. Peut-on rencontrer la gloire quand on est une femme née dans les années 1940 à Alexandrie et qu'on a rêvé devant la baie d'Aboukir des batailles navales napoléoniennes ?

Une famille composée d'une mère au passeport britannique et d'un père au passeport italien. La

mère, remarquable crawluse, artiste, sculptrice, plus à l'aise au volant d'une ambulance militaire que dans une cuisine. Le père, ex-gérant d'une société d'import-export, champion de régates et de golf. La fille, lectrice omnivore qui se passionne pour l'Illiade mais qui restera toujours une étrangère. Les trois parlent le grec, l'arabe, le français, l'anglais, l'italien. Une famille cosmopolite qui a le sentiment qu'une civilisation finissante porte en soi quelque chose de désordonné, d'incohérent, d'élégant et que tout est provisoire pour elle et pour les autres. Surviennent les événements du canal de Suez et la menace de la guerre. L'Égypte est son secret, son regret, sa blessure aussi. Elle y a grandi jusqu'à ses 10 ans et en a été chassée, avec ses parents qui y étaient si heureux, lors de la crise du canal de Suez. Elle en parle, dans son beau livre, comme d'un paradis perdu. Elle n'en a jamais oublié les couleurs, les parfums, la beauté solaire que même le spectacle de la misère ne parvenait pas à ombrer. Et elle les restitue avec une grâce juvénile.

Début de l'exil d'abord à Antibes avec ses étoiles de mer puis en Italie avec Rome puis Milan. C'est le passage d'une ligne, d'une « ligne d'ombre » aurait dit Conrad. L'horizon se rétrécit. Il faut apprivoiser les effondrements. On se montre souple, on s'adapte. On apprend l'art de la dissimulation. Qu'est-ce que l'amour quand on se rêvait général de brigade ? Un arrangement petit bourgeois avec la mort.

La narratrice finit par débarquer à Paris et se confronte à sa langue maternelle : le français. L'exilée à

perpétuité grandit, devient journaliste, directrice d'imprimerie, patronne d'un groupe industriel : des aventures plutôt que la nostalgie, ce poison. Heureusement, il y a les bains de mer, les cheveux mouillés et la fantaisie. En effet c'est à Paris, en 1989, que naît sa légende : appelée par Antoine Gallimard, dont elle devient le Premier ministre, elle pénètre alors dans l'Élysée de la littérature. Leur séparation, en 2005, fera autant jaser que le divorce de Charles et Lady Di. Nommée ensuite PDG de Flammarion, alors propriété du groupe italien Rizzoli-Corriere della Sera, elle retrouve en 2012 son ancien patron, Antoine Gallimard, lorsqu'il rachète cette maison. Le couple se reforme sans illusions. Le temps de l'aventure a passé. C'est l'hiver des sentiments. On finit par trouver un arrangement à l'amiable. Les écrivains de mère Teresa ? Michel Houellebecq, Yasmina Reza, Catherine Millet, Michel Onfray, Christine Angot...

Cet ouvrage est l'histoire, merveilleusement racontée, d'une petite Égyptienne nageuse et polyglotte qui se rêvait Lawrence d'Arabie, voyagea très tôt dans « l'Illiade », connut plus vite l'exil que l'insouciance, veilla en Italie sa mère, une sculptrice rongée par la dépression, et son père, un naufragé de la vie, et partit en aventurière pour Paris, où elle « triompha » en même temps qu'elle renonçait à la Méditerranée. Tout se réveille. Tout se révèle. Et la quête d'une nationalité, d'une identité devient aussi éprouvante que la quête du Graal pour les chevaliers surtout quand on se confronte au fantôme de la honte.

Mon frère Arthur



★★★★☆

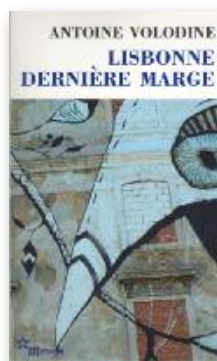
Isabelle Rimbaud

Mazeto, 20 p., 5 €.

Des écrits publiés d'Isabelle Rimbaud, celui-ci se distingue particulièrement. Il ne s'agit pas d'une succession de lettres choisies de sa correspondance échangée avec sa mère au sujet de son frère (Rimbaud mourant, 1891), ni des ultimes souvenirs de la fin de vie du poète, couchés sur le papier, qui s'appliquaient à l'évoquer avec une nécessaire précision biographique (Le dernier voyage de Rimbaud, 1897). Écrites seulement quelques mois après le décès de son frère Arthur, les pages qui suivent font état de la grande profondeur des sentiments qui ont traversé la vie d'Isabelle Rimbaud. Le chagrin, la nostalgie de l'être chéri perdu et le dévouement à l'autre, chaque phrase semble en être imprégnée. Il y a également la grande espérance en la foi, qui grandira sans cesse en elle; quelques années plus tard, elle évoquera d'ailleurs celle qu'elle crût percevoir chez son frère mourant (Rimbaud catholique, 1914). Ce sont en quelque sorte les premières réflexions, survenues dans le temps du deuil, qu'Isabelle Rimbaud livre ici. Dans un ressenti intact, elle parle d'une salvatrice expérience d'amour fra-

ternel, et rappelle, qu'au-delà du poète qu'était Arthur Rimbaud, il fut aussi ce frère.

Lisbonne, dernière marge



★★★★☆

Antoine Volodine

Ed. de Minuit, 240 p., 9,50 €.

Cette femme qui marche dans la nuit, un manuscrit sous le bras, le long d'une avenue déserte, a-t-elle ou non rendez-vous avec la mort? Elle semble connaître la réponse, mais que sait-elle exactement? Toute son existence est liée à un livre, une immense anthologie dont les pages tracent le portrait d'une époque fictive – le II^e siècle –, et tentent d'élucider les sombres mystères d'une société – la " Renaissance " – : comme le ferait une mémoire contrainte, sous la chape de plomb du totalitarisme, à se dissimuler dans l'imaginaire et le discours codé.

Or quelqu'un, à l'évidence, manipule les éléments de l'intrigue ainsi nouée: une jeune terroriste, en compagnie du policier qui a organisé sa fuite, se retrouve le temps d'un amour aux confins de l'Europe et de l'océan. C'est elle qui, par défi, invente devant nous un monde baroque et lugubre dont elle est sans doute l'émanation la plus tragique.

L'auteur se garde bien de baliser le parcours. En tout cas, tant de sug-

gestions, de clés biseautées, de fausses pistes excitent le lecteur arraché au parcours linéaire pour découvrir une destinée protéiforme, une ubiquité étourdissante. Ce roman ne pêche pas par excès de gratuité ludique ou formelle. Il est travaillé par une rage, une roserie qui mord. Il sabre toutes les idoles, les impostures, les consensus suaves. Son tandem lyrique et féroce nous réveille.

Les loups



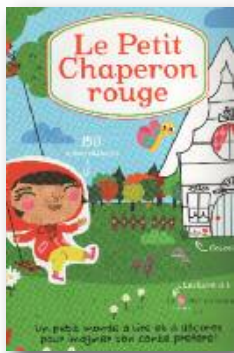
★★★★☆

Collectif

Fleurus, 40 p., 7 €.

Le loup, symbole de force et d'intelligence, ou véritable bouc émissaire pendant des siècles, le loup, héros malgré lui de contes cruels... Ce bel animal se serait sans doute bien passé de la fascination qu'éprouvent les hommes à son égard! Depuis une cinquantaine d'années, le loup a été réhabilité. De pourchassé, il devient protégé, et les scientifiques tentent de découvrir son monde mystérieux: comment se comporte-t-il au sein de la meute, comment chasse-t-il, se déplace-t-il, où vit-il, comment communique-t-il, pourquoi hurle-t-il, etc.? Avec cet album, l'enfant découvre l'animal et son mode de vie: la chasse, la communication, la reproduction et les règles de la meute.

Le petit chaperon rouge



★★★★☆

Album à colorier

Gallimard, 32 p., 8 €.

L'histoire du Petit Chaperon rouge tout le monde la connaît. On peut lire cette version à deux voix grâce aux mots illustrés placés au fil du texte. Se trouvent aussi de grandes doubles pages à colorier et à décorer avec plus de 150 autocollants repositionnables. Un petit album à lire et à décorer pour imaginer son conte préféré. Pour les 3-6 ans.

Les nouvelles enquêtes de Monsieur Proust



★★★★☆

Pierre-Yves Leprince

Gallimard, 400 p., 22 €.

A Paris, en 1907, Noël travaille pour une agence de détectives, comme coursier. Reclus dans sa chambre, Marcel Proust, futur romancier, se distrait en élucidant les faits divers de l'époque (adultères, crimes, vols,

etc.) avec son jeune ami... «J'avais attendu trois mois avant de revoir Monsieur Proust, une domestique me fit entrer dans une salle à manger funéraire en me disant: «Attends Monsieur ici, ne t'assoie pas, touche à rien.»

On me laissa debout sans refermer la porte pour me surveiller au cas où je déroberais quelque chose, un meuble sous ma veste, des tableaux dans mes poches, la suspension dans mon chapeau?

La nuit de Walenhammes



★★★★☆

Alexis Jenni

Gallimard, 400 p., 21 €.

Walenhammes est la plus grande ville industrielle du nord de la France, et on sait à peine qu'elle existe. Quand les terribles événements que l'on sait commencèrent à la détruire, Charles Avril y vint sur un coup de tête, pour écrire quelques articles qu'il pourrait vendre au site d'information où il est pigiste.

À Walenhammes, après la fermeture des mines et du haut-fourneau, il ne reste qu'un peuple abondant dont on ne sait pas quoi faire. Georges Fenycz, maire de cette immense municipalité décatie, a une idée simple: *la pauvreté enrichit*. Alors se déverse sur Walenhammes la cruelle guignolade du libéralisme,

qui absorbe toutes les critiques qu'on lui adresse, dont on ne peut plus rien dire à moins d'en écrire un roman qui déborde. Charles en est le spectateur, tout en découvrant ce à quoi il ne s'attendait pas: l'amour d'une maître-nageuse, l'amitié d'hommes qui continuent de vivre malgré tout, et l'affection d'une petite fille qui pense devenir adulte en lisant jusqu'au bout *Les Démons* de Dostoïevski.

Le loup et le lion



★★★★☆

Denis Lépée

Plon, 480 p., 22 €.

1588. La couronne d'Henri III vacille et avec elle le royaume de France: le prochain roi pourrait être un protestant, Henri de Navarre. Le duc de Guise, à la tête de la Ligue catholique, lutte contre cette perspective qui lui est insupportable et espère éviter qu'une nouvelle guerre civile embrase villes et campagnes. La reine mère, Catherine de Médicis, tente quant à elle de protéger à la fois son fils et le royaume en s'appuyant sur l'influent mage Côme Ruggieri. C'est sans compter avec l'étrange Naussac, un mystérieux aventurier dont l'emprise semble sans limite.

En ces temps troublés, le jeune hobereau auvergnat Gabriel de Les-

péron n'a qu'un rêve: quitter le domaine familial et rejoindre la capitale pour prendre part à l'aventure de la France. Le hasard le met sur la route des enfants du duc de Guise, Marie et François, auxquels il sauve la vie. Devenu maître d'armes de François, familier de la famille de Guise, Gabriel est propulsé, dans Paris en ébullition, au cœur des jeux de pouvoir.

Négociations secrètes, complots, trahisons, enlèvements et assassinats: Gabriel est mêlé, de plus près qu'il n'avait osé en rêver, à l'histoire de France en marche. Forcé de faire des choix entre ses aspirations et ses fidélités, il en apprendra autant sur lui-même que sur le pouvoir. Un roman historique initiatique palpitant doublé d'une leçon sur le pouvoir.

Il ne fallait pas se faire d'illusions sur les amitiés impossibles et les abîmes entre les classes de la société. Je tremblais de rage et d'humiliation, je m'assis sur une chaise trop haute pour moi, une voix joyeuse retentit.

– Cher Noël, venez embrasser votre parrain de Versailles... Ce jeune homme est timide, vous avez bien fait, Céline, de le forcer à s'asseoir, je le considère comme un filleul véritable. Il m'a rendu de GRANDS services, il est déjà un détective de GRAND talent, il ira loin, je vous le dis...

Il croyait en la force des mots, la multiplication et l'intensité de l'adjectif « grand » ne me haussa peut-être pas dans l'esprit de ses domestiques, du moins fus-je rassuré, l'affection d'autrefois était toujours là.

Entre scènes dantesques et outrances carnavalesques, morceaux d'anthologie et fulgurances - « le

nauffrage de chacun dans l'indifférence de tous » -, l'écrivain se livre à une critique mordante du libéralisme triomphant. Ce roman décrit l'installation d'un monde nouveau qui est désormais (et hélas) le nôtre.

La pensée franciscaine



★★★★☆

Bernard Forthomme

Les belles Lettres, 640 p., 35 €.

Le mouvement franciscain a su participer à l'émergence de l'esprit moderne, mais aussi donner des forces pour l'évaluer dans ses limites – l'esprit de surveillance – et ses audaces. Ce mouvement, initié par François d'Assise (1181-1226), est générateur d'un certain mode de gouvernance « mineure » et d'un style puissant de pensée, pas seulement d'un usage simple de la nature ou des biens médiateurs, et d'un art de la fraternité. Cette pensée plurielle, illustrée ici par une nouvelle chronologie intellectuelle, s'est développée sur tous les continents selon diverses modalités que le présent ouvrage s'efforce de repenser, en mettant l'accent sur son attrait majeur (la plus importante pensée de la liberté avant Kant, suivant Hannah Arendt), et sur l'effroi qu'elle provoque – dès lors qu'elle met en relief la contingence de la logique de l'univers, du vivant, de l'homme

comme existibles; contingence de ses morales, politiques et sciences, mais encore de ses religions et perceptions de l'infini.

Cet ouvrage suggère que la meilleure force de la vie, c'est de pouvoir apprécier cette contingence comme une franche aventure (ni hasard, ni nécessité, ni artificiel dosage de l'un et de l'autre) mais ce qui nous touche librement dès l'aube de toute conversation voulue et novatrice avec le monde.

Nous sommes nés et ne mourrons plus jamais



★★★★☆

Paccini et Troisi

Salvator, 180 p., 19 €.

Chiara et Enrico ont tous deux une foi profonde. Ils forment un couple apparemment ordinaire. Cependant, leur parcours les singularise. Après avoir perdu leurs deux premiers bébés: Maria et David qui ne vivront que quelques instants, une troisième grossesse s'annonce. Cette fois, tout va bien pour le bébé, mais au cours du cinquième mois de grossesse, les médecins découvrent chez Chiara un grave cancer, très évolutif. Le couple se trouve devant un dilemme tragique: accepter les traitements qui entraîneraient la mort de leur bébé ou laisser filer le cancer, mais permettre à l'enfant de naître à terme.

Ils optent, ensemble, pour l'héroïsme. Francesco naît le 30 mai 2011. Le cancer évolue rapidement et se généralise. La jeune maman meurt le 13 juin 2012 à l'âge de 28 ans. Un livre bouleversant, un témoignage poignant qui montre que suivre le Christ dans la souffrance ouvre à la lumière.

Petit traité d'anti-écologie



★★★★☆

H 16

Les Belles Lettres, 110 p., 9 €.

Vous aimez les plantes et les petites bêtes, à condition d'avoir la bonne sauce. Vous adorez les éoliennes lorsqu'elles sont installées chez votre lointain cousin. Vous prenez votre vélo pour aller travailler et, avec l'habitude, il ne vous faut plus que deux minutes pour le rentrer dans le coffre de votre voiture diesel. Vous appréciez tendrement le tri de vos déchets qui permet de multiplier l'emploi de gros camions poubelles consommant 70l. au 100 kms pour chaque nouveau type de poubelles.

Dans ce petit livre, l'auteur ne traite pas de l'« écologie au sens propre du terme, c'est-à-dire la science qui étudie le milieu, et les interactions des différents êtres vivants dans ces milieux » : « Non, je parle du mouvement mondial lobbyiste

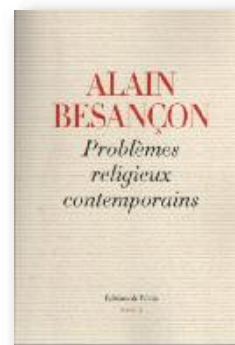
qui vise à promouvoir l'idée que l'homme est par essence nuisible à la nature, qu'il en serait extrait pour en profiter unilatéralement, et que son apport sur terre serait au mieux nul, au pire infiniment négatif. » Il ne se limite pas à cette acception : « Je parle aussi de sa dérive naturelle, toujours ultra-politisée, qui promeut l'interventionnisme individuel, de groupe, de masse et d'État et prétend aider la nature en entravant l'homme dans un salmigondis de contraintes toutes plus idiotes les unes que les autres, en vendant du catastrophisme facile et des visions apocalyptiques. »

Il y a quelque vingt-cinq ans, après la chute du Mur, les collectivistes de tout poil, socialistes ou communistes, ont dû se recycler discrètement : « Le rouge n'ayant manifestement pas fonctionné, et les foules, devant le désastre à l'Est, se sentant franchement réticentes à plonger dans un socialisme même un tantinet plus soft, il fallut se reconverter dans des discours et des politiques plus crédibles. »

Ce recyclage, ce fut l'écologie, au sens impropre, voire sale, telle que définie ci-dessus. Le vert fut mis, nouveau rouge, en principe plus alléchant... Après quelques tentatives de messages de portée limitée, donc peu alléchants – pluies acides, pêche à la baleine, massacre des bébés phoques, pollution en mer ou sur terre, trou dans la couche d'ozone etc. – un message beaucoup plus puissant fut lancé, avec le succès que l'on sait : « le réchauffement climatique d'origine anthropique ». Vous apprécierez donc ce petit traité d'anti-écologie, qui réconciliera enfin vos observations personnelles avec

le discours catastrophiste des écologistes politiques. Anticonformiste, cet ouvrage est écrit dans une langue insolente et pittoresque, tout à fait appropriée pour débiter les jocrisses qui composent l'écologie.

Problèmes religieux contemporains



★★★★☆

Alain Besançon

Ed. de Fallois, 280 p., 22 €.

On signale partout la résurgence des préoccupations religieuses. Cela est indiscutable du judaïsme et de l'islam qui s'affirment en France chaque année plus nettement. Le christianisme, aux termes du Concordat signé par Napoléon Bonaparte, était « la religion de la majorité des Français ». Vu de l'extérieur, il semble en chute libre. Ces religions savent-elles encore ce qu'elles sont ? Quel sens donnent-elles à leur orthodoxie ? Il faut entendre par ce mot le point central, garanti par les textes sacrés et l'opinion des docteurs, où chaque religion se manifeste à elle-même dans sa cohérence et sa particulière originalité.

L'intention de l'auteur est de ne pas s'écarter de l'orthodoxie, même quand il est le plus critique. Les religions ont-elles gardé la capacité d'appréhender le réel ? Dans d'autres

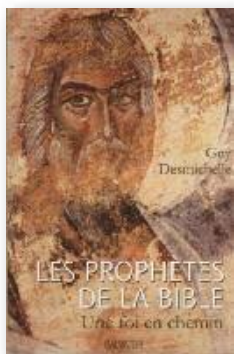
livres l'auteur a traité de l'orthodoxie russe et du protestantisme. Dans celui-ci il aborde le catholicisme. Comment a-t-il compris les grands événements contemporains, le communisme, l'islam ?

Ces questions sont parmi les plus sérieuses, les plus honorables, les plus indispensables que l'homme contemporain puisse et doive se poser. L'auteur a essayé de les traiter en historien. Il expose donc les différents points de vues ou leurs évolutions dans le temps. Un livre loin des polémiques mais un rappel des choix faits ou des malentendus voulus ou non mais aussi du bon sens.

fin de l'Exil) s'inscrivent également dans cet itinéraire, comme une réponse à la grande question du mal. Le proto-Isaïe pose déjà cette question et annonce l'Emmanuel. Le Dieu d'Osée propose à l'humanité un mariage d'amour. Jérémie parle de création et d'alliance nouvelles. Ezéchiel annonce la résurrection et la divinisation de l'homme. Pour le deutéro-Isaïe, l'Emmanuel se fait serviteur souffrant... ainsi jusqu'à Jean Baptiste qui, en Jésus, découvre l'époux attendu et l'Agneau venu endosser le mal pour nous en délivrer.

de recul pour considérer ce qu'auront dessiné les chemins empruntés. Un regard sur les années cinquante et 60 dans le Paris surréaliste (communisme) et un retour sur les dernières années d'A Breton.

Les prophètes de la Bible



★★★★☆

Guy Desmichelle

Salvator, 220 p., 20 €.

Dans nos bibles, les textes de l'Ancien Testament sont présentés dans le désordre. Les données scientifiques actuelles permettent une chronologie qui révèle une continuité dans la réflexion des Prophètes : ils se « connaissent », se complètent, l'un pose une question, le suivant y répond et en pose une nouvelle. Leurs écrits constituent ainsi un réel chemin de foi qui conduit à Jésus-Christ. La réflexion des prophètes manifeste une continuité Les premiers chapitres de la Genèse (écrits à la

Rappelez-vous cela...



★★★★☆

Radovan Ivsic

Gallimard, 120 p., 17 €.

Comment, après avoir choisi de se retirer au fond d'une forêt d'Europe centrale (en Yougoslavie), se retrouve-t-on aux sources vives de la modernité ? Pourquoi, au croisement des routes, prend-on l'une et pas les autres ? Si Radovan Ivsic a attendu le plus tard possible pour tenter de répondre à ces questions qui l'auront hanté pendant près de cinquante ans, c'est d'abord par souci de ne tirer aucun profit d'une trajectoire qui l'aura conduit d'une solitude délibérée à une ultime proximité d'André Breton (Saint Cirq-Lapopie). Mais c'est aussi afin d'avoir le plus

Recherche du politique perdu



★★★★☆

Georges Balandier

Fayard, 130 p., 14 €.

Le pouvoir faisait peur, il fait rire. Il fascinait, il indiffère. Ce qui animait le politique, et faisait sa grandeur comme ses servitudes, semble être tombé en désuétude. Certes, tout n'a pas disparu : il existe des gouvernants, des partis, des élections, tout comme des lois, des décisions, des conflits. Mais l'ensemble se révèle affadi, dévitalisé. Le politique est toujours présent, mais il est passé, comme on le dit d'un tissu : les couleurs s'estompent, la trame se relâche. Les citoyens sont devenus des gens. Envers les gouvernants, ils sont déçus, goguenards, démobilisés, blasés, furieux. Que s'est-il donc passé ?

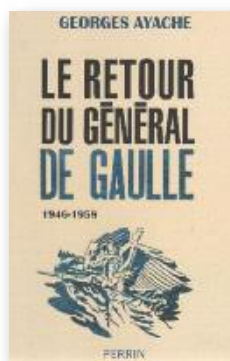
« Le politique ne se supprime pas, il se dégrade. Il laisse alors un vide où s'expriment la plainte et l'attente d'un autre monde. C'est dans ce vide aussi que la violence fait irruption et réveille le sentiment

d'insécurité». À 95 ans, la plume toujours vive et le regard aigu, cet observateur esquisse un diagnostic du marasme ambiant. Son axe: tout se joue autour de la force-pouvoir, de ses possibilités ou non d'incarnation. Car le pouvoir est d'abord lié au corps du chef. Des sociétés traditionnelles aux monarchies européennes de l'Âge classique, ce corps réel, organisme humain comme les autres, est habité d'un autre corps, mystique et symbolique, investi de la force du pouvoir, elle-même préservée ou renouvelée par un ensemble de rituels, de prescriptions et d'interdits. La révolution et la république vont bouleverser ce schéma, remplacer le corps par le fonctionnement des assemblées. Il relit sous cet angle l'histoire de la France moderne et contemporaine, en montrant notamment comment la V^e République a réinvesti le corps du roi-président. Ainsi être un président « normal », plus encore qu'un contresens sur la fonction, interdit d'être le « passeur d'époques » que l'histoire exige.

Ainsi dans ce court essai, l'auteur se penche sur l'effacement du politique au cœur des démocraties, il décrypte cette perte dans l'analyse du mal-être démocratique. Il lit la *disparition* du politique sous l'éclairage des différences, en opposant « pouvoir gouvernant » et « pouvoir du symbolique », en constatant la nécessaire référence à l'espace, au territoire politique; en montrant la démocratie sous l'aspect de la civilisation en action; en considérant, à partir des attentats de janvier 2015 à Paris, la confrontation du besoin de sécurité avec le désir démocratique. Un bref détour par l'anthro-

pologie politique, par des références de l'ailleurs, donne à ce parcours son orientation et sa force singulière. L'auteur souligne combien la démocratie est fragile et son socle moral corrodé. Le bilan n'est pas vraiment rassurant, mais pas non plus désespéré. Car l'universel n'est jamais donné, mais toujours à construire.

Le retour du général De Gaulle



★★★★☆

Georges Ayache

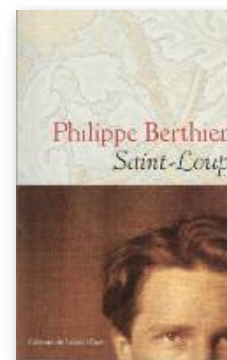
Perrin, 240 p., 23 €.

De Charles De Gaulle, on connaît bien le premier des résistants contre l'occupation allemande, le fondateur de la V^e République, le président de tous les Français. On connaît moins l'homme qui traversa douze années de vie publique dans l'indifférence et la solitude: la traversée du désert. Entre sa démission de chef du Gouvernement provisoire, en 1946, et son élection à la présidence du Conseil, en 1958, il aura été traité en pestiféré: marginalisé, caricaturé et même traité en paria, au point de rendre son retour aux affaires improbable. C'est pourtant durant cette période que se révèle le mieux la personnalité complexe et contrastée du Général. Hésitations, erreurs, doutes et outrances ponctuent cette période d'un homme au caractère

d'acier, parfois cynique et volontiers manipulateur, mais d'une intelligence politique hors norme.

Loin de la révérence obligée qui entoure le personnage, l'auteur revisite ici l'image de l'homme De Gaulle, et son action jusqu'à la fondation de la V^e République. Une action beaucoup plus trouble, tortueuse et incertaine qu'on ne l'imagine; et une figure humaine très éloignée des clichés qui auront forgé sa légende.

Saint-Loup



★★★★☆

Philippe Berthier

Ed. de Fallois, 200 p., 20 €.

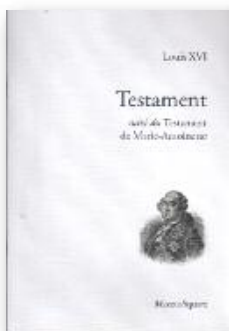
Robert de Saint-Loup est l'un des membres les plus attachants de la tribu Guermantes dans *À la recherche du temps perdu*. Il a tout pour lui: un nom splendide, une grande fortune, une beauté digne d'Athènes, une élégance légendaire, avec les plus exquises qualités de cœur. On ne s'étonne pas que Marcel ait souhaité son amitié, à laquelle il devra des moments rares.

Pourtant, cet être solaire, qui semble si simple, révélera peu à peu des zones plus secrètes: sous ses tendresses et son sourire, des complexes dont il essaie d'inverser le signe en jouant des rôles qui ne sont pas les siens; des limites intel-

lectuelles qu'il ne parviendra pas à dépasser; des amours difficiles, qui feront assumer sur le tard à ce bourgeois des femmes de tout autre penchant. Sa mort héroïque au front triomphera de ces tensions en rendant à son être son unité et à son visage son rayonnement définitif.

Avec Saint-Loup, Proust a rêvé une figure dont, au fil de la vie, l'incomparable charisme peu à peu se nuance et se creuse d'ombres, pour plus d'humanité, sans jamais perdre un chic sans pareil et, malgré ses faiblesses, un irrésistible pouvoir de séduction. L'auteur a choisi d'en parler comme d'un homme qu'on aurait eu le privilège de connaître et d'aimer.

Testament



★★★★☆

Louis XVI

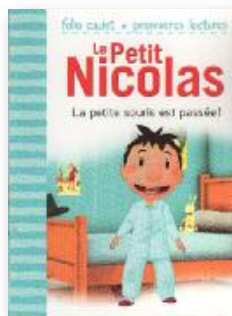
Mazeto, 20 p., 5 €.

Daté du 25 décembre 1792, ce testament d'un roi prisonnier a été rédigé à la Tour du Temple alors que le procès de la monarchie est en cours d'instruction par la Convention nationale. Depuis un mois, Louis XVI – redevenu Louis Capet pour le procureur de la Commune de Paris.

Il vit cloîtré, dans un petit logement, séparé de sa famille, avec pour seule compagnie son valet de chambre et la visite de ses conseils.

En ce jour de Noël, Louis XVI, homme qui fut toute sa vie très pieux, sait que son triste sort semble fixé. Il s'adonne alors à la prière, à la lecture et à la rédaction de ce testament. Dans les pages qui suivent, il n'est point question d'évoquer la transmission des biens; au contraire, les dernières volontés, très spirituelles, adressées à Dieu, nous en apprennent un peu plus sur la personnalité de ce monarque, au destin particulier, pris malgré lui dans le sens de l'Histoire. Quant au testament de Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI, il s'agit de l'ultime lettre qu'elle put adresser à sa belle-sœur – Madame Élisabeth – quelques heures avant son exécution, le 16 octobre 1793.

Le petit Nicolas, la souris est passée



★★★★☆

Emmanuel Lepetit

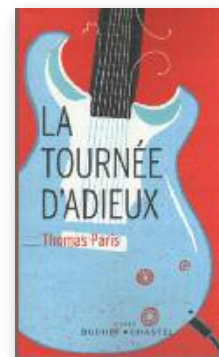
Gallimard, 32 p., 5 €.

Nicolas est un petit garçon qui adore l'école, surtout pendant les récré. Il y retrouve ses copains de classe Alceste, Geoffroy, Eudes, Joachim, Rufus, Clotaire, et même Agnan qui révise ses leçons dans un coin. Ces petits diables sont presque tout le temps sages!

Nicolas a perdu une dent. La petite souris est passée et a déposé une pièce sous son oreiller. Mais

elle a oublié de récupérer la dent! Il lui faut lui rendre à tout prix! On ne plaisante pas avec la petite souris! Un livre pour les apprentis lecteurs.

La tournée d'adieux



★★★★☆

Thomas Paris

Buchet Chastel, 180 p., 14 €.

Le jour de ses 28 ans, Alex comprend qu'il ne fera pas partie du mythique Club 27. Il a pourtant créé son groupe de rock, «Assemblée nationale», il compose et joue sur scène (bien que modestement) depuis des années. Mais il ne sera jamais Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain ou Jimi Hendrix (tous morts à 27 ans)... Il ne connaîtra pas de destin flamboyant.

Il est donc temps, pour lui, d'arrêter de rêver et de se confronter au réel. Il décide de dissoudre son groupe et de trouver une autre activité pour le restant de ses jours. C'est compter sans ses compagnons de musique. Et c'est compter sans son père!

De Paris à San-Francisco, ce livre est un roman à l'humour léger. C'est aussi l'histoire d'un père et de son fils, des regrets que l'on collectionne tout au long de nos vies, et de l'envie irrésistible qui nous saisit, parfois, de prendre la tangente!